

Maître Pierre Marcel MONTMORY, roi poète et vagabond

présente un livret fameux :

produit par
www.poesielavie.com

L'ÉCUMOIRE

oratorio funèbre

*paroles révélées en l'an 42 de l'Ère Atomique
(l'Ère Atomique ayant commencée le 6 Août 1945 de l'Ère Chrétienne)*



Pierre Marcel MONTMORY



L'ÉCUMOIRE

- Livret d'un oratorio -

*« L'esprit humain a cela du scorpion
Qu'il peut s'enfoncer le scalpel de sa queue courbe, et,
si le venin se met dans la plaie,
c'est bien ça qu'on appelle penser, non ? Si ».*
Boris Vian

AUX COMMISSURES DE L'ESPRIT,
Jaillit l'écriture.

LES PRÉSENTES ÉCLABOUSSURES
Sont le fruit de mon délire
Pendant une trêve de ma vie
ICI OU AILLEURS
Cela n'a pas d'importance.

Je dédie ce long poème
À personne
À tous
Et à chacun.

Pierre Marcel MONTMORY

SIMPLE INADVERTANCE

J'ai débusqué une âme
Dans un espace vert
Avec ses épines bariolées

J'ai trouvé du sable
Dans un corps désemparé
Par des rougeurs sombres

J'ai embrassé ma tendre amie
Dans le vent bleuâtre
Un soir d'équivoque

Et j'ai flirté avec une ronce
Me flagellant de ses fleurs rouges
Rouges au sang vert

Puis j'ai brossé ce tableau
Dans un cadre élastique
Qui se tend sous le ciel

Alors j'ai déchiré quelques mots
Pour voir leur sang noir couler
Sous la flamme de mes dents

Et mon délire se fit rire

JUSTE AVANT LA NUIT
IL PRÉCIPITE SA MÉMOIRE
CONTRE LES PAROIS ARIDES DU SILENCE
JUSTE AVANT LE NOIR
IL SUICIDE SA PERSONNE
SON OMBRE MAJUSCULE
JUSTE AVANT LA LUNE
IL S'HABILLE DE TÉNÈBRES
BRISE SA MAIN GELÉE
LE MARBRE DE SON CRÂNE
JUSTE AVANT ET BIENTÔT
LES MURS TRANSPIRENT DE FROID
UN BROUILLARD DENSE ET TRANSLUCIDE
S'ÉCHAPPE DE SON CERVEAU
PLUS QUE L'ÂPRE SAVEUR
UNE LUNE FROIDE COUCHÉE SUR LE
SABLE

LE VENT DANS LA TEMPÊTE
LA TEMPÊTE DANS LA MER
CES TENTATULES D'ÉCUME
L'APPRIVOISENT
VERS CET ÉTERNEL ÉCHAPATOIRE
IL NAGE PARMIS LES CENDRES
LA BRULÛRE DU VENT CONSOME LES
VAGUES GÉANTES
ET UNE MUSIQUE LOINTAINE VIENT DE LA
MER
IL COMMUNIQUE AVEC UN AUTRE AU-
DELÀ
DANS L'ÉVANOUISSEMENT DU TEMPS
IL CHERCHE D'AUTRES SOLEILS
SEULES LES ÉTOILES VACILLENENT DANS LE
CRÉPUSCULE DIVAGANT

EXUVIE

Jeux et pleurs

Un soleil dans l'onde

Miroirs se couvrant de brouillard

Regard tranchant

L'œil glisse parfois en pleurant

Pareil à la mer

Délires sur des rivages obscurs et lointains

Blancheur des lendemains d'hystérie

Illusion de labeur et gorge sèche

Pareille à l'amer

Insomnie en lutte perpétuelle

Déboire des hommes

Ou de Tes Autres

Toutes tes folies en transe

Âge aveugle, incertain

Éclairs d'auréoles, flammes bleues

Vouloir tant de feu

Une larme sur un couteau

Un poème en prose de vie

Tourbillon d'écume qui se mouvoit
L'air factice de tes tremblements

Une âme sur un tranchant
Jeux et pleurs dans la lumière

Brume et habitude
Lunette cassée dans le fossé

Quand passe l'ordinaire

Je cherchais la rime de l'infini,
Une route qui s'effile,
(Une ligne de vie au creux d'une main creuse)
Sur ce chemin d'Éole, apparaissait
La civilisation cousue d'ordinaire et de fil blanc;
Elle était verte encore mais les murs étaient
d'orbe.
Dans cette démesure spectaculaire,
Des hommes peuvent vivre.
Quelque-chose qui ressemble étrangement aux
saisons semble veiller sereinement.
Dans cet échiquier de fourmis au faciès ridicule
la partie devient intolérable.
J'aperçus le sourire maculé de mes dents;
La farce stupide des rêves de cloportes.

Des mains d'étrangle saisissent mon cri d'éjacule
Une toison de feu viole mon souffle d'étain
L'envoûtement spectral égorge ma voix d'herbe
Je suis nu face au soudain éblouissant

Au-dessus du monde un nuage se colle
La nuit cesse de pondre ses angoisses pistache
Un blanc de clarté jaunit les clics
Le vent fume l'ordinaire

Une main d'ouverture se glisse dans votre cou
Elle suit l'arête finale
Votre invisible queue de saurien se pulvérise en
rouille
Il est encore temps d'obéir aux lois du scorpion
maléfique

Une Lune d'ellébore se place dans le ciel, se rive
aux étoiles
Un orgue d'Aphrodite musique des verges
pointues

Des icônes en transparence de ciel vierge
coulissent sur le regard
Et des pieds d'esthètes s'enivrent de fantasmes

*Cela se passait en l'An Veuf de huit lunes fictives,
dans une déchirure du ciel;
L'ordinaire venait de passer.
Cette fière apparence n'avait point survécu.
Le Vert devenait Bleu, le Rouge se collait au sang.*

Une main aux ongles griffes égorgea
Le singe noir des temps venait de mourir
La première lune kaléidoscopique commençait
L'apogée du futur s'édifiait dans la secousse de
l'infini
Une pupille dilatatrice démesurément variable

Un météore de vie souleva le ciel
Un vol d'hystérie anima l'Humanité
Un troisième œil épiait sur l'horizon
L'ombre des songes communiait avec l'esprit.
Le cauchemar dégueulait des abîmes prospères

La nuit est brume
Le soleil étouffe
Des orgueils de flammes cliquettent en mesure
La voûte d'étain se fait bronze

Le temps patientait à l'heure des hommes
aveugles et nus
Les soupirs s'aiguisaient en silence
Le cheval-tempête reniflait ses milles
atmosphères
Le vide demeurait vide

Le calice des vents bruissait sur des idems
Le ciel livide les effleurait au passage
La tête du monde se mordait la queue
L'écume des nuits rongerait l'ennui

Dans l'abîme phosphorescent
Un homme jetait un œil
Mais d'où venait ce vent
Qui tournait ces pages en recueil

Quelque-part dans un semblant
Une musique cristallisait un regard
Mais d'où venait cette danse folle
Qui tourbillonnait sur ces yeux fous

Et cet autre qui est là
Est-ce mon ombre qui se confond
Est-ce un rêve venu de mes flots
C'est peut-être un oiseau tue-tête

Et cette lueur fluorescente dans la nuit
Que fait-elle en italique
Et cette clarté opaque
Sur mes joues creuses
Baiser de lumière

Et ces perles de vie
Sur ces doigts de suspens
Qui s'accrochent pareilles aux étoiles

Il est nuit
Et quelques soleils s'étirent en rayons
Dans un bruit d'étincelles
Où une chaleur oisive flotte en anneaux

Quelques arbres sur l'écliptique
Se penchent étrangement
Et la Lune est bizarrement propre
Sous son fard d'encaustique

Le sol tremble un peu
Sous le bruit de pieds qui courent
Sur l'humus moite et gluant
Des hommes entrent en transe

Le feu se fait de sang
L'eau se met à pleuvoir
La terre se met à boire
L'air se fait vent

Et la nuit
 Est angoisse
Et le jour
 Devient poisse
Et la Lune
 Est morte
Et le Soleil
 Est joie

Et cette pucelle de vie sera féconde
Et l'on créera encore une Joconde
On s'appellera des hommes
Notre gloire sera d'atomes
Et la mort
 Sera
 Notre perte

Si Dieu existe
 Qu'Il vienne
Nous lui casserons la gueule
Notre vie n'est
 Pas la sienne
Ne restons pas veules

Ce n'est rien
 Que le vent
 Qui claque ses armoires antiques
Ce n'est rien
 Que le temps
 Qui bricole le verbe
Ce n'est rien
 Que le passé qui court

Ce n'est rien que le café qui passe

D'ORBE ET DÉJÀ

L'Écumoire du présent se rétrécissait en un vide épineux.

Cet Arbre de plénitude qui foisonnait en branches de suc d'automne, laissait apparaître ses fleurs végétales.

Cet humus de l'ordinaire faisait la transparence d'une vitalité lucide.

L'angoisse piétinante n'existait plus; un œil blanc coulait à pic sur une pente dérisoire.

Les gestes faisaient la soif de l'âme; la parure du joueur devenait esprit.

L'habitude devenait la raison du spectateur occasionnel.

Quelque-chose trottait dans ma tête :
certainement cet alcool de métal que j'avais dû
boire en dormant.

La bouteille du vice était vide.

Mon exutoire jouait en soliste, ses emphases
criaient des notes.

Mon appétit désinvolte amusait les rires.

Mes étoffes se bariolaient en silence, mes veines
se tâchaient d'encre acides.

Ma voix transpirait des gouttes de jazz, mon
haleine contrebassiste s'habillait de rythmes fols.

Quand la mer surgit en mesure d'acrobate, il ne
restait plus que l'écume de mes spasmes de vie.

La Terre oscillait dans les vagues brumeuses que
poussent les jours d'Alceste.

L'orge était grise

Les fleurs paraissaient bleues

Les pierres corrodait le fer

Les arbres pillaient l'azur

Les gazons insalubres devenaient jungle

Les moineaux souriaient

Je cherchais une dernière parure pour que l'on me laisse le loisir d'un dernier regard sur les heures de mon temps.

Je voulais souffler encore sur la lumière qui pense les jours de joie.

Sans doute aurais-je chanté mais la solitude bloquait ma voix.

Si je parlais aux gens, leurs visages se mêlaient à mes brumes.

Je sonnais comme la cloche un soir d'usine où le ciel n'a pas d'importance.

Je n'étais plus ivre comme avant, et mes gestes n'ombrageaient plus ma rue qui tournait dorénavant dans le vide.

Je tâchais d'arracher les angoisses au pavé de ma tête; des arbres de folie y poussaient déjà.

Du cœur, coulaient des laves de sueur qui s'exténuaient en brouillard, recouvrant étrangement mon corps, mes yeux émiettaient un paysage flou et sans couleur.

Le temps n'avait plus cours, les choses transpiraient le devenir.

Cette nuit-là – je m’en souviens, j’ai rêvé que le présent était conditionnel.

Lorsque je me suis éveillé, le jour dérivait à peine.

La Terre tournait en silence,

Prenait les couleurs sans formes de l’aube.

L’espace divagant se chargeait de lumières,

Des aquarelles bleues et vertes se posaient là par hasard.

Le vent soufflait sur les ombres chancelantes de la nuit : j’escaladais les marches du jour.

Mon pas frôlait à peine le sol riche et humide, ma tête se prenait dans le gibet du ciel.

Le feutre de ma silhouette caressait ces images furtives que Dieu animait comme des marionnettes à fil.

À l’horizon, le monde transpirait des rougeurs métalliques, la Lune était froide au-dessus de l’orbe.

Sur le dernier rivage du monde, une ville précédait le néant.

Je marchais à présent dans la seule rue se perdant aux confins de la ville.

Je regardais ses murs du côté du couchant, là, tout droit devant moi vers cet inconnu mortel, il semblait qu'une immense créature avait marché là et, qu'elle avait transformé le paysage en un immense écumoire, où sonnaient des cuivres et des cristaux de métal invisibles.

Les murs n'apparaissaient jamais à mon regard d'étranger.

La silhouette des arbres penchait extraordinaire sur la voûte céleste; c'étaient des remparts d'argile qu'une main d'enfant avait modelés pour jouer avec les ombres.

Je me trouvais dans un paradis étrange où les fleurs poussaient sans tige, à l'envers du ciel; où les arbres n'avaient que leurs branches pour s'accrocher à la vie.

Des maisons vivantes, bizarrement construites, vertige de l'enfer où les clics rouillaient en silence, où, sous l'aile d'un démon, le vice rongait des ectoplasmes charnels.

Des choses étranges tourbillonnaient dans ma tête.

Des terres jaillissaient des cris de souffrance, poussaient des gerbes de sacrifices.

Les arbres foisonnaient d'imposture.

Les fleurs hurlaient quand, des mains gantées de blanc venaient les violer.

Une crue de honte monta alors des fleuves de
poussière et inonda la Cité.

FIN



Pierre Marcel MONTMORY

www.poesielavie.com